

# L'INDIVIDU

Journées d'étude

19 ET 20 FÉVRIER 2010

Université Paris Ouest Nanterre La Défense



**DOSSIER D'INTRODUCTION ET DE PREPARATION**

CONTACTS :

[cecile.lavergne@gmail.com](mailto:cecile.lavergne@gmail.com)

[raphael.chappe@free.fr](mailto:raphael.chappe@free.fr)

[eva.debray@gmail.com](mailto:eva.debray@gmail.com)



Soφapol

SOPHIAPOL, E.A. 3932

Laboratoire de sociologie, philosophie et anthropologie politiques



# INTRODUCTION

Inscrites dans une certaine continuité avec l'atelier organisé en février 2009 sur la nature humaine (dans le cadre des activités du laboratoire Sophiapol, Paris Ouest Nanterre La Défense), ces deux journées ont pour objet de réflexion un aspect connexe du thème général de la nature humaine : l'analyse de l'individu.

Nous souhaitons cette année proposer une approche extensive de la notion d'individu, à travers une pluralité de démarches disciplinaires internes voire externes à la philosophie (métaphysique, politique, droit, morale, philosophie naturelle, économie, sociologie, biologie, etc.) et une pluralité de courants et d'époques.

L'individu en tant qu'entité séparée, unifiée et identifiée, sert de référent explicatif pour rendre compte de réalités diverses (corps social, entreprise, organisme vivant, etc.) et à ce titre a un statut ontologique privilégié dans de nombreux champs théoriques, sans pour autant recevoir la même fonction heuristique.

Nous avons donc souhaité interroger conjointement les implications épistémologiques, mais aussi ontologiques, que la notion d'individu – et son corrélat traditionnel, l'individuation – recouvre dans différentes disciplines en faisant le pari qu'il existe bien un certain nombre de questionnements transversaux communs, propres à enrichir une enquête pluridisciplinaire.

En premier lieu, il faut s'interroger sur son contenu et son efficace épistémiques, ainsi que sur son statut dans l'économie générale des théories envisagées. Cela pourra être l'occasion de déceler ses éventuels usages réifiant ou hypostasiant et de reconsidérer certaines théories lui accordant un degré d'indépendance et des pouvoirs peut-être surestimés. Ce qui nous amène, en second lieu, à nous demander si l'individu, comme point fixe déterminable voire assignable dans le cadre d'une structure théorique et, corrélativement, d'une structure réelle, n'est pas une illusion. Et si tel est son statut, conserve-t-il malgré tout quelque efficace ? Autrement dit, le recours à l'individu dans la théorie (éventuellement au titre d'un présupposé) demeure-t-il utile pour la théorie considérée, quel que soit le domaine propre d'existence de celle-ci : philosophie politique, épistémologie des sciences physiques, philosophie du droit, etc. ? Enfin, il s'agit de savoir comment la notion d'individu va s'articuler avec celle de collectif.

Ces grandes pistes problématiques ont avant tout un sens programmatique et prospectif et ne prétendent à aucune clôture des questionnements.

Ce document a pour fonction d'introduire et de présenter les contributions à ces journées d'étude. Nous espérons ainsi fournir un outil de travail utile pour le public.

# PROGRAMME

**VENDREDI 19 FEVRIER**

*(BAT K, SALLE MAX WEBER)*

## **MATINEE : PERSPECTIVES GENERALES ET HISTORIQUES**

*Président de séance : Philippe Hamou*

*9h30 : accueil du public*

**9h45 : Cécile Lavergne** : Introduction aux journées d'étude

**10h00-10h45 : Raphaël Chappé** : « Montaigne et Spinoza : la vacillation de l'individu humain et les conditions de sa réhabilitation »

*10h45-11h00 : pause café*

**11h00-11h45 : Magali Roques** : « Ockham et les universaux : un nominalisme sans rasoir ? De l'unité métaphysique à l'individualité physique ou qu'est-ce qu'un corps ? »

**11h45-12h30 : Delphine Bellis** : « L'individualité des corps n'est-elle qu'une illusion visuelle ? Considérations sur l'individuation des corps à partir de la physique cartésienne ».

*Déjeuner au CROUS de Paris Ouest Nanterre La Défense*

## **APRES-MIDI : QUELLE REALITE BIOLOGIQUE POUR L'INDIVIDU ?**

*Président de séance : Christian Lazzeri*

**14h15-15h00 : Jean-Jacques Kupiec** : « Ontophylogénèse »

**15h00-15h45 : Baptiste Morizot** : « L'individuation aux hasards : le rôle de la rencontre dans la constitution individuelle, à partir de la pensée de Gilbert Simondon »

*15h45-16h00 : pause café*

**16h00-16h45 : Thomas Heams** : « "Suis-je ?" ou l'individu est-il une réalité biologique ? »

**16h45-17h30 : Johannes Martens** : « Perspectives économiques sur l'évolution de l'individualité biologique »

# ***SAMEDI 20 FEVRIER***

***(BAT B, SALLE DES CONFERENCES)***

## **MATINEE : L'INDIVIDU EN PHILOSOPHIE POLITIQUE**

*Président de séance : Nestor Capdevila*

*9h45 : accueil du public*

10h00-10h45 : *Philippe Crignon* : « Quel espace pour l'individu dans l'Etat hobbesien ? »

10h45-11h30 : *Pierre Crétois* : « L'individualisme possessif à l'épreuve du Republicanisme »

*11h30-11h45 : pause café*

11h45-12h30 : *Nanine Charbonnel* : « Le grand individu. Corps politique et corps mystique »

*Déjeuner-buffet sur le campus*

## **APRES-MIDI : L'INDIVIDU A L'EPREUVE DE L'EPISTEMOLOGIE DES SCIENCES SOCIALES**

*Président de séance : à confirmer*

14h15-15h00 : *Alban Bouvier* : « Individualisme, holisme et lien micro-macro en sciences sociales »

15h00-15h45 : *Eva Debray* : « L'idée d'émergence chez Durkheim : au-delà de l'individualisme et du holisme »

*15h45-16h00 : pause café*

16h00-16h45 : *Michel Le Du* : « L'anti-individualisme : entre psychologie et conventions sociales »

16h45-17h30 : *Anne Morvan* : « La métaphysique sociale et l'effacement de l'individu : Louis de Bonald lu par Maine de Biran »

17h30-18h15 : *Christian Lazzeri* : « Les trois formes de l'individualisme »



# PRESENTATIONS

## *I. PERSPECTIVES GENERALES ET HISTORIQUES*

**Président de séance : Philippe Hamou**

*Philosophie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, EA 373 (Institut de recherches philosophiques)*

### **1. Montaigne et Spinoza : la vacillation de l'individu humain et les conditions de sa réhabilitation**

**Raphaël Chappé**

*Philosophie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire du Sophiapol / Université de Strasbourg*

La perspective de cette intervention relève de l'histoire de la philosophie, mais également de la philosophie générale.

Il s'agit de se demander à quelles conditions il est encore possible de se référer philosophiquement à des individus. L'ancrage de notre questionnement est marxiste. Il s'agit plus précisément de montrer comment des outils relativement anciens peuvent et doivent aujourd'hui être mobilisés pour offrir les éléments d'une solution de rechange aux puissantes pensées de l'individualisme possessif. A ce titre, il s'agit de trouver des éléments pour concevoir l'individu sans réification de ce dernier, ni surestimation de ses pouvoirs. Y a-t-il encore, conceptuellement, des individus qui, tout à la fois, satisfont le critère althussérien de l'anti-humanisme théorique (c'est-à-dire des individus non considérés comme des sujets libres et responsables, maîtres de leurs pensées et de leurs actes) et qui s'avèrent, sur le plan théorique, suffisamment maniables et opératoires pour constituer une solution de rechange à l'individualisme possessif ? Un enjeu de cette reconnaissance des individus, dans un cadre pourtant restreint, c'est en particulier de rendre possible la prise en compte non illusoire des situations d'aliénation et de souffrance. Ce qu'un certain marxisme althussérien risque de manquer, malgré sa très grande richesse.

Dans cette perspective, nous cherchons à faire apparaître une strate particulièrement opératoire de la pensée de l'individu, et tout à fait susceptible d'être réactivée aujourd'hui : cette strate intervient aux 16ème et 17ème siècles, elle se situe après et au-delà des métaphysiques médiévales de l'individuation (par la matière ou par la forme), qui sont d'inspiration aristotélicienne ; mais elle se situe avant ou du moins indépendamment d'une autre strate, qui est constituée par les conceptions de l'individu comme agent économique rationnel-calculateur et intéressé. De la même façon, elle se distingue fortement des transformations idéalistes allemandes de l'individu en sujet (au sens moderne de l'auteur de ses pensées et de ses actes, non au sens de celui qui est assujéti à un souverain), transformations non absolument étrangères au processus moderne d'affirmation de l'individu comme agent économique rationnel. Cette strate intermédiaire n'est pas non plus reconductible à une théologie post-augustinienne du moi haïssable parce que pécheur, défini dogmatiquement dans et par une situation de Chute.

Cette strate intermédiaire est repérable chez au moins deux auteurs : Montaigne et Spinoza, dont la connexion historico-philosophique la plus directe est paradoxalement à chercher dans la

philosophie de Descartes, laquelle échappe elle-même sans doute à toute classification et soulève des difficultés propres. Il n'est pas question, ici, d'indiquer ce qui, de Montaigne passe dans Spinoza par Descartes.

Avec Montaigne comme avec Spinoza, l'homme individuel est appréhendé à travers le tout corps/esprit sans possibilité de décomposition ultime de celui-ci (sauf par l'imagination). Un tel tout, dont le cœur est donné par la vie affective, a ceci de singulier qu'il n'est pas substantiel.

Nous souhaitons en vérité soutenir, d'une part, que nous trouvons avec Montaigne et Spinoza deux recours possibles contre « l'individualisme possessif » (tel que l'entend par exemple MacPherson), sans pour autant tomber dans l'idéalisme de la subjectivité transcendante et sans pour autant faire retour à une individuation métaphysique au sens traditionnel (à partir par exemple d'un Universel substantiel comme « l'homme » en général) et, d'autre part, qu'il est pertinent de tenir ensemble ces deux auteurs dans cette perspective (malgré tout ce qui les sépare évidemment).

Chez Montaigne, l'individu humain est appréhendé à travers l'écriture du « moi » comme entité non stable, mais au contraire fugace, qui ne se retrouve jamais dans une simplicité, mais plutôt dans l'écriture d'une différence. Ce moi en lui-même mouvant trouve, non pas son fondement, mais plutôt son expression, dans « l'humaine condition » appréhendée, non à partir d'un fixisme ontologique, mais plutôt – comme le mot « condition » l'indique – à partir d'un statut ou état juridique (comme l'a démontré André Tournon). Or un tel état souffre lui-même d'instabilité et de différenciation et n'a rien de *substantiel*. Il y a au contraire toute une dimension d'institution sociale (par le travail des mœurs), mais également de détermination naturelle, dont il faut tenir compte pour saisir ce qu'il y a d'apparemment permanent dans un individu humain donné.

Chez Spinoza, l'humain est appréhendé à partir des notions communes du corps de l'homme et des notions communes de l'esprit humain. Il y a bien pour chaque « individu » une essence dont Dieu a l'idée. De même qu'il y a bien une essence générale de l'homme. Il y a donc bien quelque chose qui unifie l'individu humain (comme *conatus* singulier). Mais cette unification procède de la Nature divine et non pas d'une démarche d'« interpellation » (au sens où Althusser qualifie cette notion) ou de dénomination qui poserait un sujet en sujet. Il y a également un individu socialement institué par le droit positif (cf. le *Traité politique* de Spinoza) : au-delà des déterminations naturelles de dernière instance, la surface du droit permet d'élaborer des formes relativement stables, plus stables en un sens que ne le permet la Nature elle-même.

Tout n'est donc pas absolument livré à la dissolution universelle : il y a des *prises* possibles sur le réel. Et les individus sont parmi les prises les plus fermes que l'on puisse avoir sur le réel. Cela suppose un certain niveau d'*unification* de l'individu, un certain lien de l'individu avec lui-même. Mais, chez Montaigne comme chez Spinoza, l'unification se fait pour ainsi dire de *l'extérieur*. L'individu n'est ni principe autonome ni principe autarcique. Son unité ne lui appartient pas, il est comme le résultat de ses états. L'individu n'est donc pas à proprement parler exclu de la théorie ou du discours : mais il est expliqué par autre chose que lui-même. Or un tel individu ne nous reconduit pas pour autant à une sorte d'individuation par l'Universel d'inspiration aristotélicienne (comme c'est encore le cas par exemple chez Leibniz) et il ne prépare pas non plus la constitution de l'individu en sujet transcendantal opérée par l'idéalisme allemand. C'est plutôt à une pensée de l'individu comme entité labile et provisoire, non auto-déterminée, mais effectivement concevable avec rigueur, à laquelle nous avons affaire chez Montaigne comme chez Spinoza.

## Indications bibliographiques :

MONTAIGNE

MONTAIGNE, *Essais*, Paris, PUF, 1924/2004, II, 12 (« Apologie de Raymond Sebond ») ; III, 2 (« Du repentir ») ; III, 13 (« De l'expérience »)

BALDWIN Geoff, « Individual and Self in the Late Renaissance », *The Historical Journal*, Vol. 44, No. 2 (Jun., 2001), pp. 341-364

CARRAUD Vincent, « *De l'expérience* : Montaigne et la métaphysique » in V. Carraud, J-L.Marion (dir.), *Montaigne – scepticisme, métaphysique, théologie*, Paris, PUF, 2004, pp. 49-87

COMPAGNON Antoine, *Nous, Michel de Montaigne*, Paris, Seuil, 1980

FAYE Emmanuel, « Sur l'"aristotélisme" supposé de Montaigne », in *Philosophie et perfection de l'homme*, Paris, Vrin, 1998, pp. 226-232

GILLESPIE Michael Allen, « Montaigne's Humanistic Liberalism », *The Journal of Politics*, Vol. 47, No. 1 (Feb., 1985), pp. 140-159

KEOHANE Nannerl O., « Montaigne's Individualism », *Political Theory*, Vol. 5, No. 3 (Aug., 1977), pp. 363- 390

MARION Jean-Luc, « Qui suis-je pour ne pas dire *ego sum, ego existo* ? » in V. Carraud, J-L. Marion (dir.), *Montaigne – scepticisme, métaphysique, théologie*, Paris, PUF, 2004, pp. 229-266

POUILLOUX Jean-Yves, *Lire les "Essais" de Montaigne*, Paris, Maspero, 1970

SCREECH Michaël, *Montaigne et la mélancolie*, trad. F. Bourgne, Paris, PUF, 1992

#### SPINOZA

SPINOZA, *Ethique*, trad. B.Pautrat, Paris, Seuil, 1999

– *Traité théologico-politique*, trad. J.Lagrée, P-F. Moreau, Paris, PUF, 1999, Chapitre XVI

– *Traité politique*, trad. C.Ramond, Paris, PUF, 2005, Chapitres I à V

BALIBAR Etienne, « Individualité et transindividualité. "Qu'est-ce que l'homme?" au XVIIe siècle » in Gian Mario Cazzaniga, Yves Charles Zarka (dir.), *L'individu dans la pensée moderne*, 2 volumes, Pise, Edizioni ETS, 1995, pp. 707-723

BOVE Laurent, *La stratégie du conatus : affirmation et résistance chez Spinoza*, Paris, Vrin, 1996

CRISTOFOLINI Paolo, « L'individu chez Marx et Spinoza » in Gian Mario Cazzaniga, Yves Charles Zarka (dir.), *L'individu dans la pensée moderne*, 2 volumes, Pise, Edizioni ETS, 1995, pp. 699-706

MATHERON Alexandre, *Individu et communauté chez Spinoza*, Paris, Editions de Minuit, 1988



## 2. Ockham et l'universel : un nominalisme sans rasoir ? De l'unité métaphysique à l'individualité physique ou qu'est-ce qu'un corps ?

**Magali Roques**

*Philosophie, Université François-Rabelais de Tours, CESR (Centres d'études supérieures de la Renaissance)*

Longtemps centrée autour de la figure de Thomas d'Aquin, docteur de l'Eglise, l'histoire de la philosophie médiévale a été investie par les chercheurs en philosophie analytique depuis les années 1970. L'introduction du volume collectif publié en 1982 sous le titre de *Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, faisant le point sur les avancées d'alors de la discipline, a servi de manifeste à ce type de recherche qui voit dans la logique médiévale une anticipation des découvertes les plus fécondes de la logique et de la philosophie du XXème siècle.

Jusqu'aux années 1970 a prévalu la vision d'une lente maturation de la pensée chrétienne lors des « premiers siècles de l'Eglise », précédant un âge d'or de la scolastique, représenté par les *Sommes Théologiques* de la fin du XIIIe siècle, et suivie par un âge de décadence ouvert par l'ockhamisme et aboutissant aux mouvements religieux de la Réforme.

Cette conception téléologique de l'histoire de la philosophie médiévale est donc aujourd'hui concurrencée par un ensemble de recherches prenant pour objet d'étude les avancées médiévales en logique et en sémantique, comprises comme premières relativement aux questions d'ordre théologique, scientifique et moral. Pour A. de Libera, la revalorisation de la figure d'Ockham qui accompagne ce mouvement de recherche n'est que l'expression de la substitution d'un modèle historiographique à un autre. Cherchant une troisième voie, il s'attache, depuis le début des années 1990, à réinvestir les domaines de recherche traditionnels pour en trouver de nouvelles interprétations et construire une nouvelle approche de l'histoire de la philosophie.

L'histoire de la querelle des universaux qu'A. de Libera a proposée est représentative de cette nouvelle approche. Se réappropriant l'une des problématiques les plus discutées de l'histoire de la philosophie médiévale, il critique l'approche anhistorique qui croit trouver au Moyen Age les questions d'ordre ontologique, logique et épistémologique afférant au traitement contemporain du problème des universaux. Par la même occasion, il applique à l'histoire de cette querelle l'une de ses thèses les plus marquantes, portant sur les origines intellectuelles de l'histoire de l'Europe. Selon lui, une histoire des *corpus* révèle la place centrale occupée par le néoplatonisme des premiers siècles de l'ère chrétienne et par la réflexion en terre d'Islam dans la constitution de la philosophie occidentale. Toute histoire de la philosophie occidentale doit prendre en compte l'histoire de la *translatio studiorum* pour saisir la diversité des racines de la pensée occidentale moderne.

De ce point de vue, les recherches d'A. de Libera sur la querelle des universaux s'inscrivent dans le mouvement actuel qui privilégie des approches sur le temps long, afin d'interroger la valeur historiographique d'un modèle de compréhension de l'histoire de la philosophie qui voit dans les systèmes philosophiques du XVIIème siècle un geste de rupture par rapport à la scolastique, représentative d'une soumission de la raison à l'autorité religieuse.

Mes propres recherches s'inscrivent dans ce mouvement général. Il s'agit, en étudiant la conception ockhamiste de la catégorie de quantité, de réinterroger les liens qui unissent ce qui est appelé, depuis Pierre Duhem, la « nouvelle physique du XIVème siècle » et la physique de l'âge classique.

Dans cette communication, je tirerai parti de ces recherches pour me demander si la notion d'individualité métaphysique, constitutive de la réponse nominaliste qu'Ockham a proposée au problème des universaux, ne trouve pas son fondement, ou du moins des éléments d'explication, dans la notion d'individualité physique, représentée par le concept de corps.

Je commencerai par présenter les éléments essentiels à la compréhension de la querelle des universaux telle qu'elle se présente au temps d'Ockham, avant de m'appuyer sur la thèse d'A. de Libéra, selon laquelle l'interprétation médiévale des *Catégories* d'Aristote est aussi importante que l'interprétation médiévale de l'*Isagoge* de Porphyre dans la constitution du champ problématique médiéval de l'universel, dans son rapport au mot, au concept et à la chose. De la sorte sera mis en évidence les deux éléments du programme de réduction ontologique d'Ockham, par rapport à l'universel comme chose, substance ou partie de la chose, et par rapport à la catégorie comprise comme genre de l'être. Je montrerai alors que la conception ockhamiste de la distinction réelle, fondée sur un refus sans concession d'une relativisation de la notion logique de contradiction, peut expliquer, du moins en partie, les éléments les plus caractéristiques de la position ockhamiste. En dernière analyse, je montrerai qu'il se peut que la notion ockhamiste de distinction ait été conçue dans le but de mettre en place une nouvelle conception de l'individualité physique, condition de l'originalité de la conception ockhamiste du discours sur la nature.

J'espère montrer par là la valeur heuristique d'une approche de la réponse ockhamiste au problème des universaux privilégiant les questions d'ordre ontologique et les articulant à des questions de philosophie naturelle, sans remettre en question la valeur des approches couramment avancées, privilégiant les questions d'ordre sémantico-logique et épistémologique.

### Indications bibliographiques :

BIARD Joël, *Guillaume d'Ockham. Logique et philosophie*, collection « Philosophies », Paris, PUF, 1997. [lire la première partie, en particulier les pp.16-53 qui présente les innovations sémantiques les plus importantes pour le traitement ockhamiste de la question des universaux]

– *Guillaume d'Ockham et la théologie*, « Initiations au Moyen Age », Paris, Éditions du Cerf, 1999 [lire le chapitre consacré aux idées divines, afin de cerner la rupture opérée par Ockham relativement à la question des raisons séminales, incluses dans l'intellect divin, héritières via Augustin des idées séparées de Platon]

D'OCKHAM Guillaume, *Somme de logique*, 1<sup>re</sup> partie, traduction, introduction et notes par J. Biard, édit. TER, Mauvezin, 1988; 2<sup>e</sup> édition, revue et corrigée, TER, Mauvezin, 1993 [trois autres volumes édités et traduits par J. Biard *et alii* pour les deuxième et troisième parties du traité, portant non plus sur la sémantique d'Ockham, mais sur sa théorie de la proposition et de l'argumentation. Lire en particulier les chapitres 14 à 17 sur les universaux, les chapitres 5 à 9 sur les termes concrets et abstraits, le chapitre 18 sur les prédicables, le chapitre 19 sur l'individu, le chapitre 33 sur la notion de signification, le chapitre 1 sur la notion de signe, les chapitres 63 et 64 sur la notion de supposition, enfin les chapitres 40, 42 et 44 sur les catégories ]

– *Intuition et abstraction*, trad. David Piché, Vrin, « Translatio », 2006 [édition bilingue des textes principaux portant sur la théorie de la connaissance d'Ockham. Lire en particulier les textes tirés du Prologue du Commentaire des Sentences, portant sur la définition de la connaissance intuitive intellectuelle du singulier]

KRETZMANN N., *et al.*, ed., *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy: From the Rediscovery of Aristotle to the Disintegration of Scholasticism, 1100–1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982 [Lire la célèbre introduction, manifeste de l'approche analytique en histoire de la philosophie médiévale]

DE LIBERA Alain, *Penser au Moyen Age*, Paris, Seuil, 1991 [réflexion sur le statut de la philosophie médiévale en France accompagnée d'une thèse forte sur les rapports entre philosophie et théologie au Moyen Age, d'accès facile]

– *La philosophie médiévale*, Paris, PUF, « Premier Cycle », 1993 [le manuel de référence]

– *La querelle des universaux de Platon à la fin du Moyen Age*, Seuil, Paris, 1996 [La première partie, présentant l'ensemble des thèses qui seront développées dans la suite du livre, est très instructive sur la « configuration générale » du problème des universaux au Moyen Age dans son ensemble]

MCCORD ADAMS M., *William Ockham*, 2 volumes, University of Notre Dame Press, Notre Dame, Indiana, 1987 [la monographie de référence sur Ockham, lire en particulier « Part One: Ontology » pour un exposé

représentatif de l'approche analytique portant sur la réponse ockhamiste au problème des universaux. Une difficile entrée en matière, mais une étude approfondie des principes métaphysiques ockhamistes, articulée autour de la thèse d'une relation étroite entre principe de contradiction et identité des indiscernables, fondant la notion de distinction réelle]

MICHON C., *Nominalisme. La théorie de la signification d'Occam*, Paris, Vrin, 1994 [Une approche synthétique de l'ensemble des questions d'interprétation soulevées par les théories sémantiques et logiques d'Ockham, ayant pour but d'interroger la cohérence de toute théorie nominaliste, définie par une thèse ontologique, il n'existe que des individus, et une méthode d'approche des problèmes, l'analyse logique]

PANACCIO C., *Les mots, les concepts et les choses. La sémantique de Guillaume d'Ockham et le nominalisme d'aujourd'hui*, Bellarmin/Vrin, Montréal/Paris, 1992 [l'exemple paradigmatique de l'approche analytique en histoire de la philosophie médiévale]

PORPHYRE, *Isagoge*, texte grec, traduction française en vis-à-vis, texte latin, introduction et notes par A. de Libera. Vrin, « Sic et Non », 1998

SPADE S., *Five Texts on the Mediaeval Problem of Universals, Porphyry, Boethius, Abelard, Duns Scotus, Ockham*, transl. and ed., Hackett Publishing Company, Inc., Indianapolis/Cambridge, 1994 – « Medieval Philosophy », *Stanford Encyclopedia of Philosophy Online*, first published in 2004, <http://plato.stanford.edu/entries/medieval-philosophy/> [une première approche riche et accessible par un des meilleurs connaisseurs de la logique médiévale]

VIGNAUX P., *Philosophie au Moyen Age*, éd., présenté et annoté par R. Imbach, Paris, Vrin, 2004 [une introduction à la philosophie médiévale par l'un des plus grands commentateurs de l'histoire de la philosophie médiévale, d'un accès facile. Lire en particulier les chapitres consacrés à Duns Scot et à Ockham. P. Vignaux est l'un des premiers à avoir critiqué une conception thomaso-centrée de l'histoire de la philosophie médiévale, et a initié un mouvement de recherche des textes et d'étude de la philosophie du XIV<sup>e</sup> siècle]

### 3. L'individualité des corps n'est-elle qu'une illusion visuelle ? Considérations sur l'individuation des corps à partir de la physique cartésienne

**Delphine Bellis**

*Philosophie, Université d'Utrecht, Institut Zénon, Département de philosophie*

Plutôt que d'envisager le thème de la naissance de l'individu moderne que d'aucuns repèrent dans la pensée cartésienne, et plus précisément dans l'affirmation du sujet du *cogito*, nous souhaiterions aborder la notion d'individu du point de vue de l'histoire de la philosophie et des sciences pour nous efforcer de cerner le sens que cette notion peut avoir et les problèmes qu'elle suscite du point de vue de la philosophie et de la physique cartésiennes elles-mêmes, en tant que celles-ci sont historiquement situées. Pour ce faire, nous ne chercherons pas à analyser l'individu à partir d'une métaphysique du sujet ancrée dans le *cogito*, démarche qui risque toujours de relever d'une illusion rétrospective, mais nous tâcherons plutôt de situer cette notion dans le domaine où, selon nous, elle met en jeu des interrogations spécifiques à la pensée cartésienne et liées à l'arrière-plan conceptuel historique par rapport auquel la philosophie cartésienne se positionne (souvent de façon critique il est vrai). Il s'agira ainsi de partir du problème, déjà identifié par les cartésiens (Rohault, Cordemoy) et Leibniz mais aussi par des commentateurs contemporains (Garber par exemple), de l'individuation des corps dans la physique cartésienne : à partir du moment où Descartes réduit la nature de la matière à la seule étendue géométrique uniforme et homogène en toutes ses parties, qu'est-ce qui peut différencier un corps conçu comme partie de cette matière, d'un autre ? Une réponse apportée par Descartes réside dans la *séparation* des parties de matière les unes des autres par le mouvement. Mais une individuation qui se fait seulement par le mouvement est-elle suffisante ? Parvient-elle à se substituer efficacement à l'individuation par la matière et la forme aristotéliennes dont Descartes refuse assez largement la pertinence philosophique ?

Or, il se trouve que ce problème concernant l'individuation des corps matériels n'est pas totalement indépendant de celui relatif à l'individuation des corps humains : en effet, à la fin de la deuxième Méditation, Descartes s'interroge sur ce qui lui permet de juger que les manteaux et les chapeaux qu'il voit passer dans la rue recouvrent de vrais hommes. Si je ne peux pas distinguer entre des corps humains et des corps purement matériels (des automates), le problème de l'individuation des corps qui se pose au niveau de la physique pourrait bien alors se trouver redoublé en ce qui concerne l'homme. Au-delà du simple problème de la reconnaissance des êtres humains tel que le présente allusivement et de façon quasi phénoménologique le texte de la deuxième Méditation, se pose en effet celui de leur identité qui ne saurait se résoudre en termes purement phénoménologiques. Si rien ne distingue apparemment le corps d'un homme d'un automate et si, en outre, toute la matière, que ce soit celle des machines artificielles ou celle des corps de la nature, n'est qu'une seule et même chose en toutes ses parties, peut-on encore penser la spécificité de chaque vivant et, *a fortiori*, de chaque homme par rapport au *continuum* de l'étendue géométrique ? La question de l'individualité de l'homme peut donc être posée à partir de la philosophie cartésienne, mais elle s'élabore, selon nous, précisément en passant d'abord par la considération de l'individuation des corps matériels plutôt que par l'analyse du *cogito*.

J'examine ensuite quelle solution Descartes tente d'apporter à ces deux problèmes (qu'est-ce qui distingue un corps matériel d'un autre et qu'est-ce qui distingue un homme d'un autre mais aussi de n'importe quel corps ?). Dans le cas des corps purement matériels, il s'agit de comprendre pourquoi je *vois* des corps individualisés, alors que cette individuation semble être mise en péril sur le plan des principes de la physique. La distinction entre des corps individuels tels que les sens et, en particulier, la vue nous les présentent ne relève-t-elle alors que d'une illusion sensible qui viendrait recouvrir une unité, voire une indistinction fondamentale sur le plan ontologique ? En nous situant sur le plan de la physique cartésienne qui est une physique de corps différenciés, il nous semble possible de préserver

une dimension authentique de l'individuation des corps d'un point de vue cartésien. Un ensemble de réponses peuvent ainsi être identifiées dans la *Dioptrique* et dans une reconsidération du rôle central du mouvement, en tant que créé par Dieu, dans la physique cartésienne, en particulier au niveau corpusculaire.

Mais en ce qui concerne l'individualité des corps humains, dans la mesure où elle met en jeu l'union de l'âme et du corps, cette individualité implique-t-elle une détermination plus particulière du corps, détermination qui le disposerait à être uni à une âme individuelle ? J'étudie alors les textes de Descartes qui traitent incidemment de cette question à l'occasion de l'explication qu'il propose de la question de la transsubstantiation eucharistique. Cela constitue l'occasion d'analyser le retour des notions aristotéliennes de matière et surtout de forme substantielle dans la philosophie cartésienne et d'évaluer leur sens, leur fonction et les modifications que Descartes leur fait subir par rapport aux théories scolastiques qui en ont fait largement usage pour proposer une conception métaphysique de l'individuation.

### **Indications bibliographiques :**

- ALEXANDRESCU Vlad, « The Double Question of the Individuation of Physical Bodies in Descartes », in Vlad Alexandrescu (dir.), *Branching Off. The Early Moderns in Quest for the Unity of Knowledge*, Bucarest, Zeta Books, 2009
- ARIEU Roger, « Descartes and Leibniz on the Principle of Individuation », in Vlad Alexandrescu (dir.), *Branching Off. The Early Moderns in Quest for the Unity of Knowledge*, Bucarest, Zeta Books, 2009
- AZOUVI François, « La formation de l'individu comme sujet corporel à partir de Descartes », in Gian Mario Cazzaniga, Yves Charles Zarka (dir.), *L'individu dans la pensée moderne*, 2 vol., Pise, Edizioni ETS, 1995, pp. 259-271
- BARBER Kenneth F., GRACIA Jorge J. E. (dir.), *Individuation and Identity in Early Modern Philosophy: Descartes to Kant*, Albany, State University of New York Press, 1994
- BOUCHILLOUX Hélène, « Pascal critique de la constitution cartésienne de l'individualité », in Gian Mario Cazzaniga, Yves Charles Zarka (dir.), *L'individu dans la pensée moderne*, 2 vol., Pise, Edizioni ETS, 1995, pp. 189-202
- DE BUZON Frédéric, « Substantialité et identité : les corps individuels chez Descartes », in Gian Mario Cazzaniga, Yves Charles Zarka (dir.), *L'individu dans la pensée moderne*, 2 vol., Pise, Edizioni ETS, 1995, pp. 173-187
- DES CHENE Dennis, *Physiologia. Natural Philosophy in Late Aristotelian and Cartesian Thought*, Ithaca, Londres, Cornell University Press, 1996
- GARBER Daniel, *Descartes' Metaphysical Physics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1992, (*La physique métaphysique de Descartes*, trad. par Stéphane Bornhausen, Paris, PUF, 1999)
- GRACIA Jorge J. E. (dir.), *Individuation in Scholasticism: the Later Middle Ages and the Counter-Reformation. 1150-1650*, Albany, State University of New York Press, 1994

- KIEFT Xavier, « Mémoire corporelle, mémoire intellectuelle et unité de l'individu selon Descartes », *Revue philosophique de Louvain*, 2006, vol. 104, n° 4, pp. 762-786
- [RODIS-]LEWIS Geneviève, *L'individualité selon Descartes*, Paris, Vrin, 1950
- RODIS-LEWIS Geneviève, *L'anthropologie cartésienne*, Paris, PUF, 1990
- SLOWIK Edward, « Descartes and Individual Corporeal Substance », *British Journal for the History of Philosophy*, 2001, vol. 9, pp. 1-17
- THIEL Udo, « Individuation », in Daniel Garber, Michael Ayers (dir.), *The Cambridge History of Seventeenth-Century Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, vol. I, pp. 212-262

## II. QUELLE REALITE BIOLOGIQUE POUR L'INDIVIDU ?

**Président de séance : Christian Lazzeri**

*Philosophie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire du Sophiapol*

### 4. Ontophylogenèse

**Jean-Jacques Kupiec**

*Biologie, Ecole Normale Supérieure, Centre Cavallès*

L'évolution des espèces (phylogenèse) et le développement des organismes individuels (ontogenèse) sont considérés comme deux phénomènes distincts. La biologie repose sur cette ontologie qui pose l'espèce et l'individu comme réels et coextensifs, l'espèce étant une collection d'individus identiques. Dans sa version moderne cette ontologie s'appuie sur la théorie du programme génétique : une espèce est une collection d'individus possédant le même programme génétique et l'évolution des espèces est le résultat des mutations qui affectent leurs programmes (théorie synthétique de l'évolution). Cette conception est aujourd'hui invalidée par les données expérimentales. En effet, la théorie du programme génétique repose sur l'idée que les interactions des molécules biologiques sont spécifiques. Au contraire, des données récentes montrent que les protéines manquent de spécificité. Elles peuvent interagir avec de nombreux partenaires moléculaires. En conséquence, les interactions moléculaires sont intrinsèquement stochastiques et il est par ailleurs aussi démontré que l'expression des gènes est probabiliste. Cela contredit la théorie du programme génétique à sa racine, jusqu'à l'ontologie qui la soutient. La prise en considération de ce manque de spécificité des protéines et du caractère intrinsèquement probabiliste des interactions entre molécules biologiques débouche sur une nouvelle conception. La sélection naturelle agit non seulement dans la phylogenèse mais aussi l'ontogenèse. Celle-ci, au lieu d'être un processus déterministe dans lequel l'information génétique circule uniquement des gènes vers le phénotype (l'organisme individuel), est au contraire probabiliste et duale : les gènes fournissent les protéines, mais leurs interactions probabilistes sont triées par les contraintes sélectives produites par les structures cellulaires (et multicellulaires), qui sont elles-mêmes soumises à la sélection naturelle. Au final, cette conception débouche sur une nouvelle ontologie : il n'existe qu'un seul phénomène d'ontophylogenèse expliqué par la seule théorie de sélection naturelle agissant en même temps sur l'ontogenèse et la phylogenèse.

#### Indications bibliographiques :

KUPIEC Jean-Jacques, *L'origine des individus*, Fayard, 2008 (*The Origin of Individuals*, World Scientific, 2009)

## 5. L'individuation aux hasards : le rôle de la rencontre dans la constitution individuelle, à partir de la pensée de Gilbert Simondon

**Baptiste Morizot**

*Philosophie, ENS-LSH, Laboratoire du CERPHI (Centre d'Etudes en Rhétorique, Philosophie et Histoire des Idées)*

Le problème en question est celui du rôle du hasard dans le processus de constitution des individus. Ce problème met en place une convergence entre le concept philosophique d'individuation thématized par Gilbert Simondon, et la notion de hasard utilisée dans la théorie des systèmes complexes et la théorie darwinienne. L'idée d'individuation développée par Simondon met en question le concept traditionnel d'individu : elle consiste à le réformer selon deux perspectives. D'abord selon une perspective temporelle, qui pose que l'individu véritable n'est pas l'individu constitué et figé, mais le processus même d'individuation. Ensuite selon une perspective relationnelle, qui révoque l'idée d'individu fermé sur lui-même, substantiel, fondé par une essence ou une nature, pour lui substituer la notion d'individu pensé comme système relationnel dont l'identité se constitue dans son rapport à l'extériorité.

La théorie « ontogénétique » de Simondon s'ouvre sur une critique radicale de l'hylémorphisme, qui récuse la prétention de la forme à régir a priori la genèse de l'individu, mais localise le processus de prise de forme dans l'opération concrète et singulière de rencontre entre un milieu métastable et une singularité, qui peut intervenir de manière aléatoire. Selon cette perspective, l'événement hasardeux n'intervient pas dans le milieu d'individuation comme un accident inessentiel, ou comme un bruit destructeur, mais comme ce qui donne forme à l'individu lors du processus de genèse.

Les enjeux critiques de ce problème se manifestent dans un débat avec le concept d'individu issu de la tradition philosophique, fondé sur les notions de substance et de finalité. Dans un second temps, une telle hypothèse tend à mettre en question l'idée de programme utilisée dans les sciences contemporaines (programme évolutif, programme adaptatif, programme génétique) par la mise en place d'un processus d'individuation qui ne se contente pas de réaliser un programme prédéterminé, mais qui institue des structures nouvelles dans son rapport aléatoire avec le milieu.

Cette thèse rejoint en partie, dans ses enjeux, l'ontophylogénèse défendue par J.-J. Kupiec, mais en mettant l'accent sur une autre définition de l'individu : non pas l'individu cellulaire, mais l'individu dispositionnel, constitué par ses manières de percevoir, de concevoir, d'évaluer, d'agir.

### Indications bibliographiques :

SIMONDON Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Millon, 2005

BARTHELEMY Jean-Hugues, *Penser l'individuation*, L'harmattan, 2005

KUPIEC Jean-Jacques, *L'origine des individus*, Fayard, 2008

KUPIEC J.-J., SONIGO Pierre, *Ni Dieu ni gène. Pour une autre théorie de l'hérédité*, Seuil, 2000

ATLAN Henri, *Théorie de l'information et organisation biologique*, Hermann, 1972

– *Entre le cristal et la fumée*, Seuil, 1986

COURNOT, *Théorie des chances et des probabilités*, chapitre II, in *Oeuvres complètes*, Lafond, 1964

– *Essai sur les fondements de notre connaissance*, chapitre III, in *Œuvres complètes*, Lafond, 1964



## 6. « Suis-je » ? ou l'individu est-il une réalité biologique ?

**Thomas Heams**

*Biologie, AgroParisTech, UFR Genétique, Elevage, Reproduction*

Suis-je ? Cette question en apparence évidente a reçu pendant de nombreuses années, en provenance du monde de la biologie et notamment de la génétique, des réponses rassurantes car affirmatives.

Sous ses déclinaisons successives – génétique, biologie moléculaire, génomique – la possibilité de définir « génétiquement » un *individu*, au sein d'une *espèce*, s'est régulièrement trouvée confortée, renforçant l'idée que ces deux catégories du vivant pouvaient prétendre, dans une large mesure, à une certaine objectivité. En effet, si la notion d'espèce, pourtant au centre de la biologie moderne, avait fait l'objet d'un débat vigoureux pendant des décennies, sa définition « génomique » semblait promise à un large consensus : sauf cas pathologiques, tous les individus d'une même espèce possèdent une structure génomique identique, c'est-à-dire des gènes en nombre et en ordre identique sur les chromosomes. La définition d'un individu en découle : c'est un organisme d'une espèce donnée possédant un lot de gènes qui lui est propre, lot qui constitue son patrimoine génétique et qui se retrouve à l'identique dans toutes ces cellules somatiques.

Ainsi donc la biologie, et singulièrement la génétique, viennent conforter notre intuition d'individualité.

On tentera de montrer que la réalité est cependant plus complexe. Par des chemins différents, la biologie expérimentale remet en cause ces certitudes initiales. Si l'on prend en compte l'ensemble des cellules qui sont nécessaires au fonctionnement d'un organisme comme *Homo sapiens*, nous ne sommes pas majoritairement constitués de cellules issues de l'œuf initial. Par ailleurs, des avancées récentes tendent à démontrer que même ces dernières ne sont pas homogènes génétiquement, et que des variations importantes peuvent exister entre elles : l'individu se révèle mosaïque. Ses cellules divergent dans leur structure génétique et dans leur fonctionnement. Nos génomes mêmes sont colonisés par des gènes d'origines diverses. Des voix convergent pour proposer qu'à bien des égards, l'organisme multicellulaire soit non pas la résultante d'une illusoire harmonie programmée par nos gènes, mais le lieu d'équilibres parfois instables, avec des conflits, des processus de sélection et des rapports de force. Ces idées, que certains pionniers explorèrent dès le XIX<sup>ème</sup> siècle, gagnent de la crédibilité depuis une décennie. Même si elles demeurent encore marginales dans leur réception, et même si l'étendue de leur validité demeure largement à définir, elles remettent en cause la correspondance rassurante entre notre sentiment d'évidente individualité et notre singularité génétique.

Ce qui sera perdu ici sera peut être gagné du côté de notre connaissance du vivant : il s'avère que nous ne pouvons pas comprendre notre unité si nous n'acceptons pas une diversité fondamentale, structurante, nécessaire, en nous-mêmes.

### **Indications bibliographiques :**

STIEGLER Barbara, *Nietzsche et la biologie*, PUF, 2001

MÜLLER-LAUTER Wolfgang, *Nietzsche, Physiologie de la volonté de puissance*, Allia, 1998

## 7. Perspectives économiques sur l'évolution de l'individualité biologique

**Johannes Martens**

*Philosophie, Paris I, Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST)*

Cet exposé sur la notion d'individualité biologique se veut être avant tout une contribution à la philosophie de la biologie ainsi qu'à l'étude épistémologique des rapports entre théorie de l'évolution biologique et théorie économique. Il ne s'inscrit pas dans le cadre d'une analyse historique de ce concept.

Le problème philosophique abordé est celui de la caractérisation de l'individualité biologique, définie en tant qu'*état* propre à certaines organisations biologiques, et qui appelle à une explication en contexte évolutionniste. L'individualité en biologie est le plus souvent regardée comme une caractéristique distinctive des organismes multicellulaires ou unicellulaires (tels qu'un cheval, un chêne, une amibe, une fourmi...), par contraste avec d'autres types d'organisations, définies comme de simples *collectifs* d'individus (une meute de loups, une société humaine, un bosquet...). À la différence de ces derniers, les organismes semblent en effet constituer une catégorie remarquable du fait de leur incroyable degré d'intégration fonctionnelle, de complexité et d'autonomie.

Pourtant, il est aujourd'hui largement admis que leur individualité est en réalité le fruit d'une longue histoire évolutive (Buss 1987), dont l'achèvement n'a été atteint que dans un petit nombre de taxons biologiques. De ce point de vue, l'usage de la notion d'individualité biologique – comprise comme critère de distinction entre les organismes et les simples collectifs biologiques – requiert une explication, si ce n'est une justification. Qui plus est, la notion d'individualité biologique ne va pas sans poser de problème lorsqu'il s'agit de discuter le statut de certaines organisations biologiques complexes. Par exemple, une colonie d'abeilles se comporte à bien des égards comme un véritable agent autonome, et son organisation interne est similaire sur bien des aspects à celle d'un organisme multicellulaire. Peut-on pour autant qualifier une telle organisation d'individu biologique ?

Partant du principe que l'individualité est un caractère dérivé des organismes actuels qui exige que l'on s'interroge sur les conditions qui ont rendu possible son émergence au cours de l'évolution, nous analyserons successivement deux cadres théoriques fondamentaux susceptibles d'apporter une réponse au problème de l'évolution de l'individualité biologique, à savoir la théorie de la sélection de la parentèle (Hamilton 1964, Frank 2006) et la théorie de la sélection multiniveaux (Michod 1999, Okasha 2006). Le point commun de ces deux théories est que le processus de sélection naturelle y est considéré comme un principe explicatif central de l'émergence des organisations biologiques, aussi bien unicellulaires que multicellulaires. Toutefois, la thèse que nous défendrons est que, en dépit de leur équivalence formelle et de la centralité qu'elles accordent à l'hypothèse de la sélection naturelle, ces deux théories n'en fournissent pas moins deux visions métaphysiques respectives et radicalement opposées pour penser l'individualité biologique, ainsi que les processus causaux qui sous-tendent son évolution. Un parallèle avec la théorie microéconomique sera alors développé afin d'éclairer et de préciser la nature de cette divergence métaphysique.

### **Indications bibliographiques :**

BUSS L, *The evolution of individuality*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1987

FRANK S.A., « Social selection », in C.W. Fox & J.B. Wolf (eds), *Evolutionary Genetics : Concepts and Case Studies*, Oxford, Oxford University Press, 2006, pp. 350–363

HAMILTON W.D., « The genetical evolution of social behaviour I and II », *Journal of theoretical biology*, 1964, 7 : pp. 1-52

MICHOD R.E., *Darwinian dynamics. Evolutionary Transitions in Fitness and Individuality*, Princeton NJ, Princeton University Press, 1999

OKASHA S., *Evolution and the levels of selection*, Oxford, Oxford University Press, 2006

### **III. L'INDIVIDU EN PHILOSOPHIE POLITIQUE**

**Président de séance : Nestor Capdevila**

*Philosophie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire du Sophiapol*

#### **8. Quel espace pour l'individu dans l'Etat hobbesien ?**

**Philippe Crignon**

*Philosophie, Université Bordeaux III, EA 4201 (Lumières, nature, société)*

Il n'y a, chez Hobbes, que des individus, qu'il s'agisse d'individus naturels – les hommes – ou d'individus artificiels – les États. Un principe d'individuation est à l'œuvre dans l'un et l'autre cas, qui est aussi et avant tout un principe d'identité à travers le temps. Car en bon héritier du nominalisme ockhamien, il n'y a aucune nécessité, pour Hobbes, à rendre compte du fait que les étants, quels qu'ils soient, sont uns. En revanche, la permanence des étants soulève des questions théoriques (par quel principe un étant demeure-t-il ce qu'il est ?) comme des problèmes pratiques dès lors que l'on s'intéresse à cet individu singulier qu'est l'homme. Comme tout animal, l'homme demeure ce qu'il est pour autant qu'il y a, en lui, la même force vitale, le même *conatus* qui tend à sa préservation. Cette préservation est pourtant mise en danger du fait que l'homme s'individualise plus encore qu'il ne s'individue. Les hommes ne sont pas seulement multiples numériquement, ils se singularisent et se différencient les uns des autres par l'objet de leurs passions. D'où, chez Hobbes, une attention portée à la diversité des caractères humains, cas unique dans le monde animal. Aussi est-ce moins leur tendance naturelle à se préserver que leur variété qui crée une situation où chacun peut légitimement craindre chaque autre, ne sachant jamais véritablement à qui il a affaire. L'individualisme hobbesien justifie ainsi l'hypothèse d'un état de nature où chacun se trouve mis en danger par chaque autre, condition d'hostilité généralisée, incompatible avec la préservation de soi. Un tel individualisme appelle clairement l'entreprise politique comme une condition de sa propre survie. Comme le dit l'introduction du *Léviathan*, l'État est un homme artificiel qui donne à l'homme naturel les conditions de son existence. L'individu collectif sauve l'individu particulier d'une situation où il n'avait aucune chance de se perpétuer.

Que devient l'individu humain au sein de cette totalité politique ? En posant que seule une union civile réelle (*unio vera*), reposant sur le pouvoir absolu d'un souverain, peut sauver les hommes de leur perte, Hobbes semble brider l'élan individuel, considéré comme source de conflit plutôt que comme l'expression productive d'un droit subjectif. Il existe une tension entre libéralisme et souverainisme chez Hobbes, qui tient non pas aux hésitations du philosophe mais à la complexité du problème soulevé.

Conscient de la difficulté, Hobbes montre que l'État n'a pas pour but de garantir la seule préservation des individus, il doit aussi veiller à octroyer toute la liberté inoffensive dont les hommes ont besoin pour être heureux. Le pouvoir politique doit être à la fois absolu et limité ; il doit être absolu pour pouvoir limiter ses interventions. Ce faisant, Hobbes cesse de loger l'individu au sein d'un ordre social, il cesse de lui assigner une place ; il lui dégage au contraire un espace où il lui est possible de se mouvoir. De là, l'image de la course comme figure de l'existence humaine. Sur ces bases on interrogera la question de l'appartenance de Hobbes à la tradition libérale, notamment au regard de sa conception de la propriété individuelle, du droit subjectif ou de sa pensée économique.

### **Indications bibliographiques :**

HOBBS, *Critique du De Mundo de Thomas White*, éd. J. Jacquot, H. W.Jones, Paris, Vrin, 1973, chapitre 12

– *De corpore*, II, xi, 7

– *Eléments de la loi*, tr. D. Weber, Paris, Livre de poche, XII ; XIX

– *Du citoyen*, I, 13 ; V ; IX, 9 ; XIII, 15

– *Léviathan*, XI ; XIII ; XVII ; XXI

MACPHERSON C. B. , *La théorie de l'individualisme possessif*, tr. M. Fuchs, Paris, Seuil

STRAUSS L., *La philosophie politique de Hobbes*, tr. A. Enegrén, M.B. de Launay, Paris, Belin, 2000

SKINNER Q., *Hobbes et la conception républicaine de la liberté*, tr. Y.Taussig, Paris, Seuil, 2009

## 9. L'individualisme possessif à l'épreuve du républicanisme

**Pierre Crétois**

*Philosophie, Université Lyon II, UMR 5611 (LIRE) / Université François-Rabelais de Tours*

Je mène une recherche sur l'émergence de la notion contemporaine de droit de propriété dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. J'essaie, à partir des textes rousseauistes, de faire une archéologie du thème juridique du droit de propriété privée non parce qu'il serait théorisé comme tel par Rousseau mais en tant que Rousseau peut être considéré comme le catalyseur historique d'un certain nombre de débats sur le thème de la propriété.

Il s'agira de proposer à l'examen l'idée d'individualisme possessif introduite par Macpherson dans un ouvrage qui a fait date et a pu subir de nombreuses contestations. Cette expression « individualisme possessif » a été proposée par Macpherson pour désigner une mutation générale du paradigme juridico-politique, à savoir, le centrage des théories politiques sur le phénomène du marché et de l'individu comme propriétaire, dans le XVII<sup>e</sup> siècle anglais. Nous aimerions à la fois préciser et restreindre cette définition beaucoup trop générale à la seule apparence que cet individualisme possessif revêt chez Locke, pour lequel l'individu est pensé comme naturellement propriétaire de sa personne et des dignités y afférant : existence, liberté, biens, cette conception de l'individu comme détenteur de droits naturels étant fondatrice d'une conception de l'Etat comme garant d'une réalité juridique préexistante et non comme créateur de cette réalité. C'est cette très originale manière de penser la fondation du droit sur des droits subjectifs originaires qui nous intéressera. C'est autour de ce noyau théorique que nous construirons une discussion critique, établissant limites et alternatives.

### Indications bibliographiques :

MACPHERSON C.B., *La théorie politique de l'individualisme possessif*, Paris, Folio, 2004, surtout le 4<sup>ème</sup> chapitre sur Locke

SUAREZ, *Des lois et du Dieu législateur*, trad. Jean-Paul Coujou, Paris, Dalloz, 2003, surtout le chapitre 14 du Livre II

BENTHAM, *Traité de législation civile et pénale*, Paris, Rey et Gravier éditeurs, 1830

LOCKE, *Second Traité du gouvernement civil*, surtout chapitre 5 sur la propriété.

– *De l'éducation des enfants*, trad Coste, A Amsterdam, Chez Herman Uytwerf, 1787, surtout un passage pp.188-191 de l'édition

DE LA RIVIERE Lemercier, *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Londres, Jean Nourse, 1767, surtout les deux premiers chapitre de la première partie

ROUSSEAU, *Discours sur l'inégalité*, certains passages de la deuxième partie

– *Du Contrat social* I, 9

– *Emile*, II (anecdote avec Robert le jardinier)

SIEYES, Discours du 20 et 21 juillet 1791

## 10. Le grand individu : corps politique et corps mystique

**Nanine Charbonnel**

*Philosophie, Université de Strasbourg, Département de philosophie*

On constate dans l'histoire l'impossibilité de penser le collectif autrement que par une unité individuelle. La Métaphore du corps collectif (politique, social, national) connaît un succès sans faille depuis l'Antiquité. Mais nous montrons dans nos travaux à quel point elle est liée, depuis l'invention du christianisme, aux caractéristiques de la notion de Corps mystique. Ce sont celles-ci qui, dans une imbrication théologico-politique constante, ont soutenu la pensée européenne de la politique.

Or cette « notion » de « Corps mystique » 1/ ne se veut aucunement une métaphore, mais le nom d'une réalité, et divino-humaine, 2/ est utilisable selon deux filons : comme un corps humain hiérarchisé (dans la ligne du fameux apologue de Menenius Agrippa), mais aussi comme le corps eucharistique, pourvu de propriétés bien étonnantes : démultiplication de la présence de ce Corps, égalité des recevants, hologramme (présence totale du Tout dans chaque partie), transsubstantiation par des paroles performatives, etc.

La modernité (depuis le XIV<sup>e</sup> siècle) nous paraît se caractériser par une impossibilité accrue de penser le rapport entre des humains autrement que comme un grand Individu, et par le mélange qui a été fait de ces deux modèles du Corps mystique. Nous insisterons aussi sur l'accentuation de ce que nous appelons la « prise-indue-au-propre » de la Métaphore.

Domaine : philosophie politique, métaphysique, théologie

### **Indications bibliographiques :**

HOBBS, *De Cive*, et *Leviathan*

ROUSSEAU, *Du Contrat social*

CHARBONNEL Nanine, *Philosophie de Rousseau* (Aréopage, 2006), en trois volumes : \*Comment on paie ses dettes quand on a du génie ; \*\*À sa place. Déconstruction du Christianisme ; \*\*\*Logiques du naturel

– *Comme un seul homme. Corps politique et Corps mystique*, Aréopage, 2010

## ***IV. L'INDIVIDU A L'EPREUVE DE L'EPISTEMOLOGIE DES SCIENCES SOCIALES***

**Président de séance : à confirmer**

### **11. Individualisme, holisme et lien micro-macro en sciences sociales**

**Alban Bouvier**

*Sociologie, Université de Provence (Aix-Marseille) / Institut Jean Nicod (CNRS/EHESS/ENS)*

Le texte suivant ne résume pas l'intervention mais situe celle-ci dans un contexte historique général puis présente brièvement quelques thèses, dont certaines seront développées dans l'intervention. La façon dont je présente le contexte relève à l'évidence elle-même de prises de position très marquées (donc de « thèses »), mais mon intention n'est pas de faire porter le débat sur celles-ci (ce qui n'exclut pas la discussion sur elles).

*Le contexte général des thèses que je soutiendrai :*

Le débat entre individualisme méthodologique et holisme est un débat qui parcourt les sciences sociales depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours quoique ses prémices soient perceptibles dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, notamment dans les « Lumières » écossaises. Comme c'est le cas de nombre de grandes controverses, il s'agit d'un débat largement polémique et nourri par la rhétorique : il ne survit comme débat apparemment insoluble que parce que les thèses en conflit sont radicalisées tant par leurs partisans que par leurs opposants. Peut-être Schumpeter, qui a introduit le terme même d'« individualisme méthodologique » et a probablement donné le premier exposé du conflit qui aille lui-même au-delà de la polémique, a-t-il perçu la source émotionnelle de cette radicalisation polémique en reconnaissant qu'en sciences comme en politique selon Hegel, « rien de grand ne se fait sans passion ».

La controverse naît de façon explicite au travers des œuvres de Carl Menger et de Max Weber. Ces auteurs (et d'autres à peine moins connus tels que Böhm-Bawerk ou Simmel) réagissaient contre des formes diverses de ce qu'on pourrait appeler une sorte de « néo-hégélianisme » en sciences sociales, pour lequel les vrais acteurs de l'histoire, c'étaient les Etats et les nations, voire les clans, les tribus et les familles, ou bien encore (chez Marx et les marxistes notamment) les classes sociales mais pas les individus. Les « holistes » (comme Schmoller, par exemple) font valoir qu'un individu n'agit toujours qu'inséré dans une communauté (un Etat, dans l'Occident moderne) et parfois plus comme membre de cette communauté (un Etat, une Cité, etc.) que comme personne privée (« individu »). Pour reprendre en quelques mots un exemple de Hegel lui-même : Créon en tant que régent de Thèbes, voyait en Polynice essentiellement un membre de cette Cité, mais un membre déloyal et un traître puisqu'il venait de tuer Étéocle, roi de Thèbes ; à ce titre, il ne méritait donc que d'être dévoré par les charognards (sans égard pour sa personne). Antigone, quant à elle, voyait en Polynice essentiellement son frère, c'est-à-dire un membre de sa famille (et même pas encore vraiment une personne) et voulait, à ce titre, lui donner une sépulture. Le conflit entre Créon et Antigone était toutefois lui-même moins un conflit entre deux personnes (« individus ») qu'un conflit entre deux types de communautés (ou entre deux « lois », la « loi de la famille » et la « loi de la Cité »), en l'occurrence caractéristique de la Cité grecque antique.



Les « individualistes méthodologiques » fustigent ce réalisme des entités collectives, qui est d'autant plus répandu qu'il est souvent beaucoup moins réfléchi qu'il ne l'était chez Hegel, Marx ou Schmoller (le holisme historique ordinaire n'est pas « méthodologique »), non pas tant au nom d'une thèse ontologique opposée (de type, disons, nominaliste) que d'un principe de méthode, qui est un principe de prudence, et qui enjoint de n'introduire des entités collectives dans l'explication que si l'on est capable de montrer comment celles-ci peuvent être reconstruites à partir des actions d'individus et de montrer comment les actions éventuelles attribuées aux entités collectives sont imputables au bout du compte à des individus (c'est forcément Antigone – ou éventuellement sa sœur ou toutes les deux ensemble – et non « la famille d'Antigone et de Polynice » qui couvriront ou non de sable le cadavre de Polynice et ce sera Créon lui-même et non « la Cité » qui profèrera ou non la condamnation d'Antigone pour son geste).

Marx et les marxistes ont manqué souvent (mais pas toujours, comme l'a montré brillamment Jon Elster) de cette prudence méthodologique. Vu leur influence historique considérable, ils ont donc été souvent et à différentes époques la cible des individualistes méthodologiques, notamment de Popper et de Hayek. Chez ces derniers auteurs, toutefois, l'individualisme méthodologique, s'il n'est pas associé à un individualisme ontologique (bien au contraire, pourrait-on dire), est profondément associé, en revanche, à une philosophie politique qui valorise la personne (« l'individu ») par rapport au groupe, qui plus est dans une version libérale au sens économique du terme (valorisation de la liberté d'entreprise la plus grande dans vie économique). Cette association, qui est pourtant logiquement contingente, a malheureusement fait beaucoup pour que le débat méthodologique soit confondu avec le débat politique.

Mais Durkheim – dans une tradition de recherche toute autre, mais à la même époque que Weber, et avec des intuitions semblables à celles de Hegel, Marx ou Schmoller (Durkheim montre ainsi la continuité entre le rapport au totem chez les Aruntas en Australie et le rapport au drapeau chez les belligérants des guerres napoléoniennes) – est probablement encore plus représentatif d'une absence de prudence méthodologique dans l'usage des concepts collectifs (c'est-à-dire des concepts qui renvoient à des entités collectives), par exemple, quand il prétend distinguer radicalement les représentations collectives des représentations individuelles ou la conscience collective de la conscience individuelle. La sociologie durkheimienne a engendré une critique moins soutenue que le marxisme du seul fait qu'elle n'était pas liée à un programme politique aussi influent.

L'absence de prudence méthodologique réapparaît périodiquement sous des formes différentes, la dernière importante en date étant le structuralisme, dans ses variétés polémiques et caricaturales, ses partisans soutenant que les vrais acteurs étaient les structures sociales, les individus (ou les « hommes ») étant « agis » par elles. L'IM de Raymond Boudon est ainsi essentiellement dirigé contre cette forme de holisme (présent dans certains textes d'Althusser, Poulantzas, Bourdieu, Foucault).

### *Mes thèses*

La thèse principale et pour ainsi dire préalable que je soutiendrai, sur le fond de ce contexte, est qu'au-delà de la polémique, il y a bien un vrai débat, entre deux perspectives et qu'il n'y a pas de sens à vouloir le « dépasser » en prétendant ouvrir une « troisième voie » (par exemple « interactionniste »). Il devrait être trivial, en effet, de reconnaître, d'un côté, qu'un individu est toujours membre d'une (ou même de plusieurs) communauté(s) et, de l'autre, que les communautés sont forcément composées d'individus et construites par eux. Ce qui n'est pas trivial, c'est de reconnaître que l'on peut fort probablement analyser le social en partant d'un pôle (les individus par exemple) ou en partant de l'autre (les groupes, par exemple) mais que, d'une part, on rejoindra forcément le pôle opposé quel que soit le point de départ choisi si on effectue une démarche complète et que, de l'autre, on ne peut faire les deux à la fois ou en même temps. Il ne s'agit pas d'un conflit entre paradigmes logiquement (a fortiori ontologiquement) incompatibles mais d'une simple opposition entre des perspectives d'orientations opposées mais convergentes. Une des questions est de savoir quelle voie est la plus

praticable, une autre de savoir si c'est la même voie qui est la plus praticable sur tous les sujets (questions, donc, très pragmatiques).

Pour donner du contenu à cette manière de voir, il est bon de tirer parti des analyses récentes données par des philosophes tels que Raimo Tuomela, Philip Pettit ou, tout particulièrement, Margaret Gilbert, qui cherchent à retrouver le meilleurs des intuitions hégéliennes (ou marxistes) et – plus directement – durkheimiennes en assumant explicitement le principe de l'individualisme méthodologique.

Les thèses secondaires que je soutiendrai ensuite, en m'étendant de façon inégale sur celles-ci, seront :

a) que le débat qui a fait rage non plus en sciences sociales (à différentes époques) mais en philosophie des sciences sociales (essentiellement à la suite des différentes versions de l'IM qu'ont données Popper et certains de ses élèves tels que Watkins et Agassi, en gros des années 1950 aux années 1990) a peu contribué à clarifier les enjeux effectifs en sciences sociales parce que ce débat s'est déroulé le plus souvent sans aucun lien avec la pratique effective des sciences sociales, l'usage de la radicalisation des thèses se développant en revanche au lieu de se réduire, aux fins pour ainsi dire délibérées de nourrir un débat de type scolastique, de sorte que les questions de méthode ont été régulièrement isolées de leur contexte et leur sens effectif si transformé que le débat dit « philosophique » (par exemple sur la « réductibilité » des entités collectives à des entités individuelles ou sur la réductibilité des énoncés sur les entités collectives à des énoncés portant sur les entités individuelles) a perdu presque toute portée perceptible en sciences sociales et a fini par paraître tout à fait stérile alors que des vrais problèmes conceptuels étaient ignorés.

b) que la tâche philosophique (conceptuelle en l'occurrence) qui fait sens consiste à examiner la pratique effective des sciences sociales et à clarifier les concepts qui nécessitent de l'être. Ainsi, on s'aperçoit que, au sein même des sciences sociales contemporaines (mais la philosophie des sciences sociales scolastique post-poppérienne « reflète » souvent ces usages sans les « réfléchir »), quand sont utilisés les termes « individualisme méthodologique » et « holisme », ceux-ci sont régulièrement considérés comme sinon interchangeable respectivement avec les termes « analyse micro » / « analyse macro » ou, du moins, « analyse des fondements micro du macro » / « analyse des effets du macro sur le micro » – voire avec les termes « analyse de phénomènes sociaux de petite échelle » / « analyse de phénomènes sociaux de plus grande échelle » – en tout cas comme renvoyant à des problèmes si proches les uns des autres que l'on s'autorise de fréquents et subreptices glissements des uns aux autres, alors que ces termes, dont le sens varie selon le contexte (notamment « micro » et « macro ») renvoient à des problèmes différents et qui croisent les précédents de façon en réalité passablement complexe. Des questions qui reviennent aujourd'hui au premier plan des débats, après une période de relatif oubli, comme celle de l'émergence, s'en trouvent considérablement obscurcies. Le problème de l'émergence, par exemple, ce n'est pas seulement ni même d'abord le problème de l'émergence de groupes à partir des actions intentionnelles des individus même si ce dernier problème en constitue effectivement un cas (très) particulier.

### Indications bibliographiques :

- BOUDON R., *The Logic of Social Action. An Introduction to Sociological Analysis*, Routledge and Keagan Paul, 1981 (Original work published *La logique du social*, Points, 1979)
- CARTWRIGHT N., *How the Laws of Physics Lie*, Oxford, Oxford University Press, 1983
- COLEMAN J. S., *Foundations of Social Theory*, Cambridge, Harvard Univ. Press, 1990
- DARDEN, L., « Mechanisms and Models », in D. Hull and M. Ruse, *The Philosophy of Biology*, The Cambridge Companion of Biology. Cambridge : Cambridge University Press, 2007, pp. 139-159
- ELSTER J., *Explaining Social Mechanisms*, Cambridge: Cambridge University Press, 2007
- GILBERT M., (), « Durkheim and Social Facts » in W. Pickering and H. Martins, *Debating Durkheim*, London, Routledge, 2007 (Trad. *Marcher ensemble*, PUF, 2003)
- GILBERT M., *On Social Facts*, Princeton, Princeton University Press, 1989
- GOLDTHORPE J., *On Sociology*, Oxford, Oxford University Press, 1989
- VON HAYEK F.A., *Scientism and the Study of Society*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1952a
- VON HAYEK F.A., *Individualism and Economic Order*, Chicago, University of Chicago Press, 1948
- HEATH J., « Methodological Individualism », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. (On line), 2005
- HEDSTRÖM P., SWEDBERG R. (eds), *Social Mechanisms. An Analytical Approach to Social Theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998
- HEMPEL C., « Explanation in Science and in History », in Robert G. Colodny, *Frontiers of Science and Philosophy*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1962, pp. 9-32 (Reprinted in Curd M. & J.A. Cover, *Philosophy of Science. The Central Issues*. New York and London: W.W.Norton and Company, 1998)
- LUKES S., « Methodological Individualism Reconsidered », *British Journal of Sociology*, 1968, 19 : pp. 119-129 (Reprinted in M.Martin & L.McIntyre (eds), *Readings in the Philosophy of Social Science*, Cambridge, MIT Press, 1994, pp. 451-458)
- MERTON R. K., *Social Theory and Social Structure*, New York, Free Press, 1968 (Original work published 1949)
- OLSON M., *The Logic of Collective Action : Public Goods and the Theory of Groups*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965
- O'NEILL J., *Modes of Individualism and Collectivism*, London Heinemann, 1973
- PARETO V., *The Mind and Society*, Harcourt, Brace, 1935 (Original work published 1916)

- PETTIT Ph., « Groups with Minds of their Own », in Schmitt F. (ed.), *Socializing Metaphysics*, Lanham, Rowman and Littlefield, 2003, pp. 167-93
- POPPER K., *The Open society and its enemies*. London, Routledge, 1945
- SCHELLING Th., *Micromotives and Macrobehavior*, Newton, W.W. Norton and Company, 1978
- TUOMELA R.. *The Importance of Us : A Philosophical Study of Basic Social Notions*, Stanford, Stanford University Press, 1995
- UDEHN L., *Methodological Individualism. Background, history and meaning*, London, Routledge, 2001
- WATKINS J., « Historical Explanations in the Social Sciences », in *British Journal for the Philosophy of Science*, 1957, 9 : pp. 104-117 (Reprinted in M.Martin & L.McIntyre (eds), *Readings in the Philosophy of Social Science*, Cambridge, MIT Press, pp. 441-450)
- WIPPLER R., « The structural-individualistic approach », in *Dutch sociology, Netherlands Journal of Sociology*, 1978, 4, 135–55

## 12. L'idée d'émergence chez Durkheim : au-delà de l'individualisme et du holisme

**Eva Debray**

*Philosophie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire du Sophiapol / Université François-Rabelais de Tours.*

Les sciences sociales semblent opposer principalement deux courants méthodologiques, encore appelés « les deux sociologies » (Victor Vanberg), l'individualisme et le holisme, qui s'opposent quant à la réponse qu'ils donnent à la question suivante : dans quel rapport les propriétés de la société et celles de l'ensemble des individus la composant sont-elles ? Il s'agit de savoir si la société présente une spécificité ontologique, c'est-à-dire si les propriétés de la société sont différentes (position holiste), ou si elles sont identiques (position individualiste) à celles de l'ensemble ou de la somme des individus qui la composent. A cet égard, Emile Durkheim est généralement considéré comme l'un des représentants principaux, sinon l'instigateur, du courant holiste. Cependant, l'interprétation holiste de Durkheim ne prend pas véritablement en compte les conséquences ontologiques (au sens précisé plus haut), des développements où ce dernier fait intervenir le concept d'émergence. Par émergence on entend l'idée selon laquelle à partir de l'interaction entre plusieurs éléments apparaîtrait une entité nouvelle. La thèse qui sera défendue est que la notion d'émergence, telle qu'elle est exploitée par Durkheim, amène à penser que la sociologie durkheimienne ne peut être affiliée à l'un des deux courants méthodologiques que sont le holisme et l'individualisme.

En investissant le problème que Durkheim cherche à résoudre grâce à l'idée d'émergence, nous nous pencherons sur une analyse précise de cette idée. Nous mettrons pour ce faire en évidence deux conceptions possibles de cette notion et, selon nous, présentes dans les textes de Durkheim, et indiquerons les raisons pour lesquelles Durkheim opte pour l'une plutôt que pour l'autre pour résoudre le problème auquel il est confronté. Nous montrerons enfin que cette seconde conception de l'émergence, telle qu'elle est décrite par Durkheim, amène à considérer que Durkheim ne peut pas être enfermé dans un courant holiste ou individualiste.

Ce travail s'attache ainsi à remettre en cause l'interprétation dominante sus-citée de Durkheim. Il s'impose d'autant plus que certains commentateurs de Durkheim s'appuient en fait sur cette notion d'émergence pour étayer leur interprétation holiste de la pensée durkheimienne. Une telle interprétation nous semble être le fruit d'une absence d'analyse précise de la notion d'émergence. Ce travail mettra également au jour l'actualité de la pensée durkheimienne en faisant intervenir des comparaisons avec les théories de l'économiste Friedrich Hayek et du sociologue Niklas Luhmann. Enfin, ce travail permettra de clarifier l'emploi de la notion d'émergence, notamment dans le champ des sciences sociales, en lui donnant un contenu précis.

### **Indications bibliographiques :**

SAWYER R. Keith, *Social emergence : societies as complex systems*, Cambridge University Press, 2005

[Cet ouvrage offre un panorama des usages de l'idée d'émergence chez de nombreux auteurs en sciences sociales, et explique à quel moment le terme d'émergence proprement dit est apparu]

DURKHEIM, *Règles de la méthode sociologique*, PUF, 2004, première partie et préface à la seconde édition

– « Représentations individuelles et représentations collectives », in *Sociologie et philosophie*, PUF, 2004

– *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF, 1990, Livre II, chapitre 7

[Ces œuvres de Durkheim sont en ligne sur le site suivant : <http://classiques.uqac.ca/>]

HAYEK Friedrich, *Scientisme et sciences sociales*, Presses Pocket, 1991

LUHMANN Niklas, *Soziale Systeme*, Suhrkamp Verl, 1987 (ou en anglais *Social systems*, Stanford University Press, 1995), chapitre « Interpenetration »

– *Einführung in die Systemtheorie*, Carl-Auer-System Verl, 2006, chapitre V : « Psychische und soziale Systeme »

### 13. L'anti-individualisme, entre psychologie et conventions sociales

**Michel Le Du**

*Philosophie, Université de Strasbourg, EA 2326 (Philosophie allemande)*

Sur la base des analyses avancées il y a maintenant quelques décennies par un auteur comme Tyler Burge (1979) se sont développées nombre de recherches relevant de ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'anti-individualisme en psychologie. Ces recherches reposent, à la base, sur des assertions sémantiques complexes qui doivent beaucoup aux écrits séminaux de Putnam (1975) et Wittgenstein (1953). L'image qui résulte de ces contributions est celle d'un esprit dont les contenus dépendent, bien plus qu'on ne l'imagine ordinairement, de traits du monde extérieur, éventuellement inconnus de l'agent lui-même, traits qui peuvent consister en propriétés physiques ou être identifiés à des conventions sociales. L'évaluation de ces approches nous confronte à une double difficulté. D'une part, quelle que soit la pertinence des observations sémantiques avancées, aucun consensus ne se dégage touchant la question de savoir quel impact elles ont sur la façon dont les contenus de croyance doivent être attribués ; d'autre part, si les croyances sont supposées, d'une manière ou d'une autre, déterminer l'action, il y a lieu de se poser la question de savoir comment et dans quelle mesure les traits éventuellement inconnus de croyances évoqués plus haut, et qui sont supposés informer le contenu de celles-ci, informent ensuite nos conduites et décisions. La réponse à cette question détermine pour partie la place et les contours qu'il convient d'accorder à un individualisme en philosophie de l'esprit.

*Domaines concernés par l'intervention* : philosophie de la psychologie, philosophie des sciences sociales, philosophie de la connaissance.

#### **Indications bibliographiques :**

BURGE Tyler, « Individualism & the mental », *Midwest studies in philosophy*, IV, 1979 (traduction française, « L'individualisme et le mental », *Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 2004, n° 17)

GOLBERG S. & PESSIN, A. (eds), *Twin earth chronicles*, London, Sharpe, 1996

PUTNAM H., « The meaning of meaning » dans *Language, mind & knowledge*, Mineapolis, University of Minnesota Press, 1975 (trad. française « La signification de "signification" » dans *Philosophie de l'esprit 2*, D. Fisette et P. Poirier (eds) Paris, Vrin, 2003)

WITTGENSTEIN L., *Recherches Philosophiques* (1953), Paris, Gallimard, 2004

## 14. La « métaphysique sociale » et l'effacement de l'individu : Louis de Bonald lu par Maine de Biran

Anne Morvan

*Philosophie, Université de Franche-Comté, EA 2274 (Logiques de l'Agir)*

Bonald est un contre-révolutionnaire qui n'a eu de cesse de pourfendre les concepts de souveraineté politique et de droits subjectifs de l'individu. Cependant, dans son combat contre la Révolution, Bonald est contraint d'innover théoriquement afin de répondre à des problèmes nouveaux. Dans cette perspective, il formule une des premières théories de la société, entendue non comme réunion d'individus mais comme ensemble de rapports sociaux. Ainsi, son opposition à la République naissante se fait moins dans les termes d'une restauration de la monarchie absolue que dans la construction d'une science de la société, absolument soustraite au volontarisme politique.

L'opposition paradigmatique nature / société, telle qu'elle est léguée par la philosophie du XVIIIème, et le concept d'individu qui lui est coextensif constituent les deux obstacles épistémologiques majeurs pour penser le concept de société. L'individu, dans le contexte théorique des Lumières, et plus précisément celui de Rousseau, est pensé comme entité isolée, mû par des affects et des intérêts propres à sa nature, qui précède tant du point de vue chronologique que du point de vue logique l'existence de la société. C'est en ce sens que Bonald interprète l'état de nature. Mais selon lui, Rousseau pêche par excès d'analyse en remontant de la société jusqu'à l'individu naturel. L'erreur est méthodologique : en effet, le propre de la méthode analytique est de décomposer son objet afin de rendre compte de son fonctionnement, mais le risque épistémologique est de diviser ce qui ne peut l'être naturellement. L'individu, résultat d'une analyse mal conduite, est un élément factice, une abstraction qui n'existe pas.

La critique radicale du concept d'individu permet dès lors à Bonald d'ouvrir l'espace théorique où sera pensable la société comme être naturel et totalité irréductible aux éléments individuels qui la composent. Maine de Biran, qui est lui aussi un fervent défenseur de la monarchie, est l'un des premiers à saisir la portée des thèses de Bonald, auxquelles il adresse de très vives critiques. Maine de Biran reproche à Bonald non pas tant de manier le paradoxe que de défendre une thèse littéralement insensée : affirmer l'existence de la société, et nier l'évidence de la conscience individuelle. L'ensemble de la démarche bonaldienne est qualifiée de « métaphysique sociale », puisqu'elle fait de la société un être qui existerait « indépendamment des individus et [qui serait] différent de leur réunion ». Maine de Biran exprime parfaitement ce qui est crucial dans ce débat : l'existence de faits sociaux indépendants des individus.

La science de la société, telle que la construit Bonald, impose de se défaire du concept d'individu, afin de penser la nature sociale de l'homme. Contre la physiologie de Cabanis, contre la psychologie de Maine de Biran, il faut déconstruire cette évidence trompeuse que constitue l'individu.

En rendant compte du travail de Bonald contre ce concept, nous espérons en retour éclairer sa définition, et le sens qu'il revêt dans les débats philosophiques et politiques du premier XIXème siècle français.

### Indications bibliographiques :

BONALD L. de, *Œuvres complètes*, 3 tomes, Paris, éd. Migne, 1859

MAINE DE BIRAN P., *Défense de la philosophie*, in *Œuvres complètes*, éd. Tisserand, Paris, Alcan, 1939, t. XII



GUIRAUDET T., *De la famille considérée comme l'élément des sociétés*, Paris, Desenne, 1797

HEILBRON J., *Naissance de la sociologie*, Marseille, Agone, 2006

KARSENTI B., « Autorité, société, pouvoir. La science sociale selon Bonald », in *L'invention de la société, nominalisme politique et science sociale au XVIIIème*, (dir L. Kaufmann et J. Guilhaumou), Paris, éd. EHESS, 2003

– *Politique de l'esprit, Auguste Comte et la naissance de la science sociale*, Paris, Hermann, 2006

LE BLANC G., *L'esprit des sciences humaines*, Paris, Vrin, 2005

MACHEREY P., « Aux sources des rapports sociaux, Bonald, Saint-Simon, Guizot », *Genèses*, 9, Belin, 1992

NISBET R.A., *La tradition sociologique*, Paris, PUF, 1984

## 15. Les trois formes de l'individualisme

**Christian Lazzeri**

*Philosophie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire du Sophiapol*

On peut admettre que le terme individualisme possède trois sens dans la culture moderne : il peut désigner la valeur absolue qu'on attribue à l'individu dans sa singularité, et par le degré d'indépendance qui lui est accordée par rapport aux groupes auxquels il appartient et aux institutions dont il relève. Il peut renvoyer à la valorisation de la vie privée, c'est-à-dire l'importance reconnue aux relations familiales, aux formes de l'activité domestique et au domaine des intérêts patrimoniaux. Il peut enfin désigner le fait de se prendre pour objet en satisfaisant exclusivement ses propres désirs et préférences et dans ce cas, on a affaire à une attention à l'égard de ses propres intérêts. La pensée contemporaine, aussi bien en philosophie qu'en sciences sociales, n'a cessé de se demander, depuis le début du XIXe siècle, quels sont les rapports entre ces trois formes de l'individualisme.

Si chacune des versions de l'individualisme contribue à la définition de celui-ci, peut-on soutenir, au-delà de leur indépendance relative, que ces versions sont compatibles entre elles et permettent de construire un concept d'individualisme ou bien présentent-elles des contradictions qui rendent le concept inconstructible ? Plus encore est-il possible que ces versions soient la condition les unes des autres tout en étant contradictoires ? À défaut de fournir une réponse, on tentera au moins de construire le problème.

### **Bibliographie indicative :**

DURKHEIM Emile, « L'individualisme et les intellectuels », in *La science sociale et l'action*, PUF, 1970

GAUTIER David, *La morale par le contrat*, Mardaga, 2000

SEIGEL Jerrold, *The idea of the self. Thought and experience in western Europe since the seventeenth century*, Cambridge UP, 2005

TAYLOR Charles, *Les sources du moi La formation de l'identité moderne*, Paris, Éditions du Seuil, 1998

TOCQUEVILLE Jean-Baptiste, *De la démocratie en Amérique*, GF, I et II, 1997

# TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
<b>PROGRAMME</b> .....	<b>2</b>
<b>PRESENTATIONS</b> .....	<b>4</b>
I. PERSPECTIVES GENERALES ET HISTORIQUES.....	4
1. <i>Montaigne et Spinoza : la vacillation de l'individu humain et les conditions de sa réhabilitation (Raphaël Chappé)</i> .....	4
2. <i>Ockham et l'universel : un nominalisme sans rasoir ? De l'unité métaphysique à l'individualité physique ou qu'est-ce qu'un corps ? (Magali Roques)</i> .....	7
3. <i>L'individualité des corps n'est-elle qu'une illusion visuelle ? Considérations sur l'individuation des corps à partir de la physique cartésienne (Delphine Bellis)</i> .....	10
II. QUELLE REALITE BIOLOGIQUE POUR L'INDIVIDU ?.....	13
4. <i>Ontophylogénèse (Jean-Jacques Kupiec)</i> .....	13
5. <i>L'individuation aux hasards : le rôle de la rencontre dans la constitution individuelle, à partir de la pensée de Gilbert Simondon (Baptiste Morizot)</i> .....	14
6. <i>« Suis-je » ? ou l'individu est-il une réalité biologique ? (Thomas Heams)</i> .....	15
7. <i>Perspectives économiques sur l'évolution de l'individualité biologique (Johannes Martens)</i> ..	16
III. L'INDIVIDU EN PHILOSOPHIE POLITIQUE.....	18
8. <i>Quel espace pour l'individu dans l'Etat hobbesien ? (Philippe Crignon)</i> .....	18
9. <i>L'individualisme possessif à l'épreuve du républicanisme (Pierre Crétois)</i> .....	20
10. <i>Le grand individu : corps politique et corps mystique (Nanine Charbonnel)</i> .....	21
IV. L'INDIVIDU A L'EPREUVE DE L'EPISTEMOLOGIE DES SCIENCES SOCIALES.....	22
11. <i>Individualisme, holisme et lien micro-macro en sciences sociales (Alban Bouvier)</i> .....	22
12. <i>L'idée d'émergence chez Durkheim : au-delà de l'individualisme et du holisme (Eva Debray)</i> .....	27
13. <i>L'anti-individualisme : entre psychologie et conventions sociales (Michel Le Du)</i> .....	29
14. <i>La « métaphysique sociale » et l'effacement de l'individu : Louis de Bonald lu par Maine de Biran (Anne Morvan)</i> .....	30
15. <i>Les trois formes de l'individualisme (Christian Lazzeri)</i> .....	32